

Cinéma et tolérance

Thérèse Laforest

Cinéma et Terre des hommes II
Number 47, 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51742ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laforest, T. (1966). Cinéma et tolérance. *Séquences*, (47), 4–9.



Intolerance, de D.W. Griffith

Par une secrète correspondance des données essentielles, le cinéma dans sa possibilité d'éclatement de toutes frontières, celles des lieux et celles du temps, offre à l'art le moyen adéquat d'exprimer la tolérance. Fondée sur le respect de l'autre, la tolérance, en effet, exige l'espace nécessaire à la liberté: espace physique qui laisse vivre en paix sur tel coin de terre de son choix celui qui est différent; es-

CINÉMA

et

TOLÉRANCE

Thérèse Leforest

pace intérieur qui permet les options personnelles et qui garde à la conscience son intégrité.

Très tôt, le cinéma aborda le problème de la tolérance. D.W. Griffith qui a presque tout trouvé en matière de cinéma avait eu l'intuition que ce sujet convenait d'une façon exceptionnelle au septième art et le premier chef-d'œuvre qu'il signa s'intitulait précisément *Intolerance*. Il aborda le mé-

me problème dans *Birth of a Nation*. Ces films n'étaient pas des plaidoyers en faveur de la tolérance, pas plus que ne le seront les grandes oeuvres d'Eisenstein, *Le Cuirassé Potemkine*, *Alexandre Nevski* ou *Ivan le Terrible*. Au contraire. Mais l'intolérance apparaît dans une lumière telle qu'il semble évident que seul le cinéma peut lui donner ces dimensions.

La tolérance est une sagesse qui n'appartient qu'aux civilisations et aux individus parvenus à la maturité. Il n'est pas étonnant de voir le cinéma suivre pas à pas l'éveil de la conscience populaire et n'arriver que graduellement à une expression positive du problème. La tolérance, c'est l'acceptation libre, complète de l'autre dans ce qu'il a de différent. Cette attitude semble bien difficile à l'homme et la terre devient vite inhabitable aux malheureuses minorités. La liberté qu'elles réclament à bon droit leur est facilement contestée. Il suffit d'un rien pour qu'éclate le drame. C'est ce que le film *Voisins* de Norman McLaren essayait naguère de faire comprendre. Une fleur, une humble fleur des champs a osé lever la tête à la ligne de démarcation qui sépare le terrain de deux paisibles voisins. A qui sera-t-elle ? Elle est piétinée, arrachée, alors que les deux hommes s'entre-tuent. Pour une fleur ? Oui, pour

une fleur, car la tolérance est elle-même cette fleur délicate et fragile que les hommes ont beaucoup de peine à laisser croître.

1. Intolérance raciale

Le cinéma américain, par exemple, a longtemps épousé les préjugés qui disputaient à celui dont la peau est différente le droit à respirer le même air, à fouler le même sol, à partager la même vie que l'homme blanc. D'innombrables westerns ont donné à l'Indien un visage odieux. Delmer Daves osa le premier avec *Broken Arrow* montrer que la compréhension et l'amitié sont des attitudes pour le moins aussi vraies que la haine irréductible. Depuis, le personnage de l'Indien s'est nuancé et individualisé. Le mythe de l'homme blanc qui a toujours raison a été battu en brèche. De même le cinéma prit un jour parti pour les Noirs. Personne n'a oublié le médecin noir, intelligent et intègre, de *No Way Out* réalisé par Mankiewicz. La tolérance raciale est devenue l'un des thèmes les plus constants de la production américaine jusque dans les superproductions comme *West Side Story* de Robert Wise et *The Cardinal* d'Otto Preminger. Le stade négatif qui montre les difficultés à l'intégration sociale a été dépassé. Les tentatives sont rares, il est vrai, mais d'autant plus généreuses.

Dans *The Defiant Ones*, Stanley Kramer lie par une chaîne un Blanc et un Noir et montre symboliquement la solidarité de leur destin. *Lilies of the Fields* de Ralph Nelson rappelle, par la voix de la Mère Maria, que le Seigneur ne connaît pas les distinctions établies par les hommes: le noir, Homer Smith, de religion protestante, est l'envoyé de Dieu qui doit bâtir la chapelle de la communauté catholique composée de diverses nationalités.

2. Intolérance religieuse

C'est pourtant dans le cinéma européen qu'il faut aller chercher les images les plus tragiques de l'intolérance. *La Passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer rappelle avec l'insistance du chef-d'oeuvre que la collusion du fanatisme religieux et de l'intérêt politique sont à la source de ces drames de l'intolérance. Avec *Dies Irae* et *Ordet*, le même auteur montre que le puritanisme durcit les hommes. Loin de provoquer l'admiration pour une foi qui est grande, la conduite de ces protestants rigides soulève l'indignation, car ils refusent à ceux qui ne sont pas de leur secte le droit à la vie, le droit à l'amour. La mort la plus épouvantable est réservée à ceux qui osent être différents et le spectacle de cette mort doit arracher les récalcitrants à leur aveu-

glement. Images non moins troublantes que celles de Bergman dans *Le septième Sceau*: accusation du chevalier au moine Rabal qui se meurt de la peste; jeune fille brûlée comme sorcière et qui apparaît bien innocente; procession des flagellants et sermon du moine où éclate le fanatisme générateur d'intolérance.

3. Antisémitisme

Dans des temps plus rapprochés, les idéologies en mal de prosélytisme ont engendré une ère d'intolérance dont le cinéma témoigne de façons diverses. Ainsi le sang des six millions de Juifs exterminés au nom du racisme allemand éclabousse encore les écrans. de nombreux films tentent de faire revivre ces univers concentrationnaires dominés d'un côté par la brutalité, de l'autre par la peur et le désir de vivre. *Le Journal d'Anne Frank* de George Stevens porte à lui seul un double témoignage. S'il y a une histoire d'Anne Frank qui est parvenue jusqu'à nous, c'est qu'il a existé une famille hollandaise chrétienne qui a poussé la tolérance jusqu'à risquer sa sécurité et sa vie pour accueillir ceux que l'antisémitisme hitlérien guettait comme des proies de choix. *Le Temps du ghetto* de Rossif, *L'Enclos* de Gatti rappellent, avec beaucoup d'autres films, ces années où régnait l'intolérance. Mais nul do-

cument n'égale, dans sa sobriété et sa sévérité absente d'éloquence, *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais.

4. Torture

Ce film n'est pas isolé dans l'oeuvre de Resnais. Dans sa recherche au pays de mémoire, Resnais a rencontré la torture qui veut forcer la conscience même de l'homme et qui empoisonne le temps intérieur à sa source. Ainsi *Hiroshima mon amour* n'est pas d'abord un film métaphysique et une méditation sur le temps. Resnais lui-même s'en défend. Les grandes oeuvres de cet auteur rejoignent la tradition de l'art français, celle de l'analyse psychologique au service des valeurs humaines. Or ce qui apparaît dans l'oeuvre de Resnais comme la valeur fondamentale, c'est le droit à être soi-même, la faculté pour chacun de se bâtir un monde intérieur avec la liberté d'y vivre. Resnais ne cesse de mettre en question l'intolérance qui tue les minorités ethniques (*Guernica*), qui méprise les civilisations disparues (*Les Statues meurent aussi*), qui extermine les innocents (*Nuit et Brouillard*) qui saccage le temps lui-même en rendant impossible le souvenir (*Hiroshima*).

Muriel ou *Le Temps d'un retour* suggère par son double titre les



The Diary of Anne Frank,
de George Stevens

liens mystérieux qui, dans le souvenir, attachent les êtres les uns aux autres. Le film concerne le passé d'Hélène et d'Alphonse, mais aussi celui de Bernard. Car Muriel n'existe que dans le passé de Bernard, mais elle y existe avec une densité telle qu'Hélène croit à une existence réelle. Et pourtant, une image brouillée sur une pellicule, c'est tout ce qu'il en reste. Muriel est une jeune fille qui a été torturée en Algérie. Il faut ici rappo-

cher toutes ces images de torture dont les films de Resnais portent l'empreinte : *Van Gogh*, l'artiste torturé par la folie envahissante ; les tortures inventées dans les camps de la mort dont le souvenir ressuscite en *Nuit et Brouillard* ; Elle, torturée dans *Hiroshima* à cause de son amour pour un Allemand. Cette image de la torture est trop constante pour qu'elle ne révèle pas un aspect profond de l'oeuvre de Resnais. La torture, n'est-ce pas la face hideuse de l'intolérance ? C'est elle qui empêche Bernard d'aimer Marie-Do et qui le rend sourd à l'appel de la vie. Il n'entend pas le fermier qui réclame un mâle pour sa chèvre. Dans un suprême effort pour se retrouver lui-même, Bernard tuera le compagnon d'Algérie qui a torturé Muriel et qui ose encore rire. L'intolérance sous le signe de la torture rend le temps inhabitable à celui qui s'en est rendu coupable et l'intégrité de la personne est menacée.

Dans *La Passagère*, Andrzej Munk pose les mêmes problèmes. Ce film est tout entier basé sur le souvenir. Une ancienne S.S. hitlérienne qui avait gardé un camp de femmes croit reconnaître dans une passagère qu'elle croise sur un bateau une de ses anciennes prisonnières. Elle essaie de se souvenir, mais elle a oublié le côté atroce

de sa mission ou bien elle veut se prouver à elle-même et à son mari qu'elle a le droit de continuer à vivre, à aimer et à être aimée. Ce film montre qu'il est impossible de revivre exactement le passé quand ce passé est marqué au fer rouge de la torture. Le temps serait-il à jamais perdu comme les victimes et comment demeurer soi-même si l'on est privé de ses souvenirs ?

* * *

Miroir de la réalité, le cinéma suit de près les problèmes qui se posent à la conscience des hommes. Les cinéastes puisent dans les documents, dans la littérature, dans la vie quotidienne les sujets qui témoignent de leur engagement. Cet aspect s'exprime d'abord sous la forme négative de la dénonciation des faits ou de la protestation pour la liberté. L'actualité et l'histoire fournissent des arguments. Le cinéma montre des personnages victimes de l'intolérance et provoque une réaction de rejet de la part du spectateur (*Le Temps du ghetto*). Les conflits éclatent entre des personnes différentes et sont faciles à saisir comme dans *Le Procès de Jeanne d'Arc* de Bresson et *L'Évangile selon saint Matthieu* de Pasolini. La solution de ces conflits se trouve dans la violence et la mort.



Muriel, d'Alain Resnais

Lorsque le conflit est à l'intérieur d'un même personnage, il se colore des diverses motivations qui président aux choix humains. La tolérance peut être le sujet profond du conflit comme dans *La Passagère*. La perspective est tout à fait différente suivant que l'intolérance est envisagée du côté des victimes (*Hiroshima*) ou du côté des bourreaux (*Muriel*). Mais dans les deux cas les résultats convergent. La terre est peut-être habitable, le

temps ne l'est plus. Les personnages vivent dans un présent sans avenir parce que le passé est pourri. La liberté intérieure est détruite et ils ne peuvent ni se souvenir ni aimer. Peu de films posent la tolérance d'une façon positive comme dans *Etoiles* de Wolf. Mais la lumière perce éblouissante au sein des ombres accumulées. La tolérance doit régner pour qu'il y ait une terre des hommes et un temps des hommes.